

## Approche génétique et linguistique de certains mécanismes de la cohérence discursive en français

Dans notre contribution, nous nous attacherons à étudier les mécanismes linguistiques de la construction de cohérence discursive sur le matériel singulier que sont les manuscrits des écrivains. Nous montrerons que l'étude linguistique peut trouver une illustration particulièrement pertinente grâce à ces documents qui gardent les traces des opérations linguistiques et cognitives sous-jacentes à la production textuelle.

La psychologie cognitive a défini trois étapes de la production écrite sur lesquelles nous nous appuyons dans nos analyses : la *planification conceptuelle*, la *textualisation* et la *révision*<sup>1</sup>. Nous souhaitons rapprocher ces données, élaborées par la psychologie cognitive<sup>2</sup> de la théorie de L. Vygotski qui a posé une distinction essentielle entre *le langage extérieur* et *le langage intérieur*<sup>3</sup>. Vygotski a postulé « qu'il faut considérer le langage intérieur non pas comme un langage moins le son mais comme une fonction verbale tout à fait spéciale et originale par sa structure et son mode de fonctionnement »<sup>4</sup>. Une différence importante entre le langage intérieur et le langage extérieur consiste dans le fait que, en raison de son caractère social, le langage extérieur, et notamment le langage écrit, comporte des marques obligatoires de cohérence discursive.

La cohérence discursive peut être analysée à deux niveaux. Le premier relève de l'interprétation, de la réception, de l'accessibilité de l'information pour autrui : le lecteur ou l'interlocuteur. Le second niveau concerne la construction interne du discours. Cette construction s'appuie sur des mécanismes linguistiques et sémantiques qui relient les propositions entre elles dans un texte ou dans un discours. Pour distinguer ces deux niveaux, J. Moeschler et A. Reboul parlent respectivement de la

<sup>1</sup> Cf. Hayes and Flower (1980, 3-30). Nous retrouvons une distinction similaire chez P.-M. de Biasi qui établit quatre phases dans le processus d'écriture chez les écrivains : pré-rédactionnelle, rédactionnelle, pré-éditoriale et éditoriale. À l'intérieur de ces quatre grandes phases génétiques, P.-M. de Biasi a identifié plusieurs processus dont la prise en compte permet une analyse très fine de l'activité rédactionnelle. Cf. de Biasi (2000).

<sup>2</sup> Les études en psychologie cognitive opposent les modèles dits « parallèles » avec les modèles « interactifs » qui présentent l'élaboration d'un texte comme le résultat de l'interaction entre les processus de planification, de formulation et de révision. Les recherches sur les documents de travail des écrivains confirment la complexité et l'enchevêtrement des processus de production écrite.

<sup>3</sup> Vygotski (1934/1984).

<sup>4</sup> Cf. Vygotski, *ibid.*, 355 de la traduction française.

*cohérence* et de la *cohésion*<sup>5</sup>. Ces deux niveaux sont intrinsèquement liés et dépendants car un discours d'un locuteur ne peut être interprétable par un autre que s'il possède une continuité temporelle, thématique et référentielle.

Pour être cohérent, le texte doit satisfaire de nombreuses contraintes : la *répétition* (« pour qu'un texte soit cohérent, il faut qu'il comporte dans son développement linéaire des éléments à récurrence stricte »), la *progression* (« il faut que son développement s'accompagne d'un apport sémantique constamment renouvelé », la *non-contradiction* (« il faut que son développement n'introduise aucun élément sémantique contredisant un contenu posé ou présupposé par une occurrence antérieure ou déductible de celle-ci par inférence »), la *relation* (« pour qu'une séquence ou un texte soit cohérent, il faut les faits qu'ils dénotent dans le monde représenté soient reliés »)<sup>6</sup>.

Or, ces contraintes de cohérence ne pèsent pas de la même manière selon l'étape de la production écrite.

Ainsi, lors de la *planification*, les plans, les scénarios et d'autres notes préparatoires d'écrivains ont un degré de cohérence limité<sup>7</sup>. Cela est dû au fait que ces matériaux sont destinés à l'usage personnel de l'écrivain qui s'adresse à lui-même. Par conséquent, il n'a pas besoin de tout développer et de tout rendre explicite. À ce titre, l'écriture des documents préparatoires nous rappelle le *langage intérieur* qui a été observé et théorisé par Vygotski. Les plans des écrivains, comme celui de Pouchkine, constituent un excellent exemple de ce type de langage où le degré de cohérence est limité :

- (1) Querelle  
Tribunal  
Mort  
Incendie  
Professeur  
Fête  
Explication<sup>8</sup>.

Après avoir établi les lignes directrices du développement discursif de son texte dans un plan ou dans un scénario, l'écrivain passe très rapidement à l'étape de *textualisation*. La textualisation l'amène inévitablement à donner une forme intelligible à son œuvre. Cette forme intelligible est conditionnée par une contrainte : contrairement aux plans et aux scénarii, le texte sera lu par d'autres locuteurs. Et, pour être accessible à d'autres personnes, il doit impérativement être cohérent.

<sup>5</sup> Cf. Moeschler et Reboul (1994, 463-464).

<sup>6</sup> Ibid., 466-467.

<sup>7</sup> Nous avons analysé ce phénomène dans Anokhina (2009)

<sup>8</sup> Reproduit in Tomachevski (1928/1959, 102).

Est-ce que les textes ou les discours non-cohérents existent ? Bien entendu. Il s'agit par exemple des discours délirants des sujets psychotiques<sup>9</sup>.

L'absence de cohérence peut aussi être délibérée et utilisée comme procédé *littéraire*. Nous pouvons en observer un exemple dans *Fils*, l'œuvre de l'écrivain français Serge Doubrovski. En intercalant ponctuation ou espaces après chaque mot de la phrase, Serge Doubrovski tente de priver son texte de toute cohérence en limitant sa lisibilité<sup>10</sup>:

(2) D'accord. Pouce. Je baisse pavillon. J'admets. Feintes, esquives. Démonstration amicale. Match d'entraînement. Terminés. Au réveil électrique, Il HEURES juste. Vingt minutes qu'on parle. Déjà. Pas croyable. Passe comme en rêve. Pire, plus vite. Une seconde, je respire. Reprends mon souffle. Reprise, nouveau round. Maintenant, on va boxer. Sans gants, à mains nues. Son pancrace. Hippolyte, lui.

(3) - Yes, but did you feel anything in particular that time ?  
solennité du site majesté du ciel velouté silencieux sur les tombes blanches pelouses immaculées immobiles puis à pas lents dans les allées après l'entrée transe muette extase négative ténèbres trouées de soleil vers à mon bras appuyée minutes on s'est promenés des siècles marché une éternité

Il s'agit toutefois des phénomènes assez exceptionnels voire marginaux dans le monde de la production écrite car la *cohérence constitue une caractéristique essentielle* de toute expression du langage extérieur qu'il soit oral ou écrit. Pour l'écrit, à l'aide des seuls moyens linguistiques<sup>11</sup>, l'écrivain doit construire à la fois *le contexte, le thème et ce qu'il en dit*<sup>12</sup>. Cela implique une double contrainte pour un écrivain : être particulièrement explicite au *niveau phrastique* (sur le plan sémantique et grammaticale), mais aussi et surtout créer les conditions de cohérence et de cohésion au niveau *supra-phrastique*.

## 1. La logique du développement discursif : quelques mécanismes de cohérence discursive

Nous nous attacherons à présent à observer les mécanismes linguistiques qui contribuent à construire la cohérence du discours écrit. Nous avons choisi d'étudier plus particulièrement les mécanismes mis en œuvre par les noms abstraits. En analysant de nombreux textes, nous avons constaté qu'il existe une *logique du développement du discours* propre aux noms abstraits. Nous verrons par la suite si cette logique,

<sup>9</sup> En réalité, comme dans les notes personnelles ou dans les plans des écrivains, il s'agit d'une incohérence apparente car pour le sujet lui-même son discours possède une cohérence implacable. Pour un autre point de vue, voir Pachoud (1997, 240-250).

<sup>10</sup> Cette problématique est au cœur de l'article de Pétillon (2006, 505-517).

<sup>11</sup> Les dialogues quant à eux s'appuient fortement sur la communication non verbale et, plus généralement, sur le contexte de la communication, facilitée par les conditions de la co-énonciation.

<sup>12</sup> Sur ce point, cf. Brossard (2004, 78).

présente dans les textes publiés, se retrouve lors de leur élaboration, dans les manuscrits d'écrivains.

Les mécanismes qui recourent à l'emploi des noms abstraits sont basés sur la *parenté morpho-lexicale* entre les noms abstraits (c'est-à-dire les nominalisations) et les termes dont ils sont dérivés (c'est-à-dire les adjectifs ou les verbes)<sup>13</sup>.

Un des mécanismes les plus répandus consiste notamment à mentionner d'abord un terme de base dérivationnelle, un adjectif ou un verbe. Ce terme est repris plus tard sous forme d'un nom abstrait. Ainsi, les locuteurs francophones peuvent assurer aisément la cohérence de leur discours en utilisant ce mécanisme, comme nous pouvons le voir dans les exemples (4) et (5) :

- (4) Un homme sauvage en rencontrant d'autres *se sera d'abord effrayé. Sa frayeur* lui aura fait voir ces hommes plus grands et plus forts que lui-même (J.-J. Rousseau, *Essai sur l'origine des langues*, 1993 [1763], p. 63)
- (5) D'une part, la génétique appartient au système général des études littéraires dont elle partage le territoire. (...) Elle se trouve, eu égard à la discipline, dans un rapport *contradictoire* à la fois d'inclusion et d'exclusion ou, plus exactement, de solidarité et d'autonomie. *Cette contradiction* a été et continue d'être la cause de tensions et débats sur lesquels je ne reviens pas ici  
(L. Hay, « Qu'est-ce que la critique génétique ? », in *Critique génétique: concepts, méthodes, outils*, 2009, 21)

Dans l'exemple (4), le nom abstrait *frayeur* renvoie à son terme de base *effrayer* qui le précède dans le texte, de même que dans (5) *contradiction* renvoie à l'adjectif *contradictoire*. Ce mécanisme anaphorique rappelle le fonctionnement d'une anaphore dite résumptive qui « condense ou résume le contenu de l'antécédent, celui-ci étant alors constitué d'un syntagme étendu ou d'une phrase »<sup>14</sup>. De manière générale, quelle que soit la base dérivationnelle d'un nom abstrait : l'adjectif ou le verbe, l'ordre du déploiement du discours va généralement dans le même sens : de la base dérivationnelle vers une nominalisation (Adjectif / Verbe => Nom Abstrait).

L'ancrage de la cohérence se situe au-delà des frontières de la parenté morphologique. Comme le montrent les exemples (6) et (7), la parenté sémantique assure également avec succès le développement discursif :

- (6) À la veille de son adhésion à l'Union Européenne, la Pologne *réorganise* en profondeur sa recherche. Cette *transformation* [...] vise à renforcer le niveau scientifique des laboratoires de recherche polonais et à les insérer dans les programmes européens  
(*Le Journal du CNRS* 164/165, septembre-octobre 2003, 17)

<sup>13</sup> Comme dans d'autres langues romanes, en langue française, la plupart des noms abstraits sont des termes dérivés des adjectifs ou des verbes. Nous l'avons étudié dans Anokhina (1999).

<sup>14</sup> Charaudeau et Maingueneau (2002, 49). Voir aussi Auricchio, Masseron, Perrin (1995, 27-52).

- (7) Les juges eux-mêmes n'ont pas droit de les voir, aussi n'a-t-on conservé que les légendes sur la justice du passé. Elles parlent bien des *véritables* acquittements, et même, dans la plupart des cas, et rien n'empêche de les croire, mais rien non plus ne peut prouver leur *authenticité*

(Kafka, *Le procès*, 232)

Dans ces deux exemples, le nom abstrait ne renvoie pas à l'adjectif ou au verbe de la même famille, mais à *un terme d'origine morphologique différente* avec un sens lexical proche. Ainsi, dans l'exemple (6), le nom abstrait *transformation* est lié au verbe *réorganiser*. De même, dans (7) *authenticité* renvoie à l'adjectif *véritable*<sup>15</sup>.

La mise en place de ces mécanismes de cohérence peut être observée dans les documents génétiques (les brouillons des écrivains) :

- (8) ...mais elle le recomposait plus *beau* cette fois dans sa *beauté* ... de statues nues dans le paysage...

(M. Proust, cahier 56, f°17 v°)

- (9) ... lendemain chez les Verdurin. Il y avait un moi de ce soir là encore souffrant qui ~~était~~ restait âprement *curieux* de ce qu'aurait désiré faire alors non pas Albertine, mais la femme pâle au regard fourbe qu'elle était ce soir là. Et cette ~~curiosité~~ du souvenir était chez moi comme une douleur qui se réveillait, surtout par les changements de temps.

(M. Proust, cahier 56, f°26 v°)

Dans les ajouts marginaux de Proust que représentent des exemples (8) et (9), le développement du discours suit l'ordre linéaire habituel : l'écrivain mentionne d'abord un adjectif, puis le reprend sous forme du nom abstrait de la même famille morpho-lexicale : *beau/beauté, curieux/curiosité*.

On trouve le même procédé sous la plume de Charles-Ferdinand Ramuz, écrivain suisse, où les noms abstraits *nouveauté, beauté* dans (10) et *grandeur* dans l'exemple (11) renvoient aux adjectifs *nouveau, beau* et *grand* inscrits précédemment :

- (10) Il y a ces parois, il donne un coup de poing dedans ; maintenant, il va avoir toute la place qu'il faudra pour y faire tenir ce qu'il y a de *nouveau* ; et, ce que c'est, c'est qu'on est en dimanche. C'est qu'on vient de se commencer, qu'on vient de se recommencer ; c'est qu'on commence.

La semaine, c'est quelque chose de petit, quelque chose de *pas beau* : voilà à peu près encore ce qu'il se dit.

C'est pourquoi sans comprendre encore il a ôté son chapeau, saluant cette *beauté*, saluant cette *nouveauté*.

Salut vous, salut tout !

Sortant du bois. Bonjour. Il tire son chapeau.

(Ramuz, *Salutation paysanne*, fonds La Murette, côte 01/056/002/04)

<sup>15</sup> On constate donc que la force du modèle, où le nom abstrait renvoie à un adjectif ou à un verbe utilisés précédemment, oriente les choix lexicaux du locuteur.

(11) D'autres en effet, peuvent avoir plus de chances ; ici, je dis  
que c'est plus *grand*.

*Une grandeur* éclate ici, qui est cette uniformité même.

(Ramuz, *Vignerons*, 10.1919, fonds La Muette, côte 02/341/002/04, notre transcription)<sup>16</sup>

Comme nous avons pu le voir, le mécanisme de cohérence discursive reliant le nom abstrait avec son terme de base dérivationnelle apparaît lors de la phase de textualisation<sup>17</sup>.

## 2. L'inversion de la logique discursive

Ce mécanisme anaphorique qui relie un nom abstrait avec sa base dérivationnelle est tellement puissant que nous ne trouvons guère d'exemples d'inversion de cette logique discursive. Toutefois, elle existe, comme en témoigne l'exemple (12) :

(12) Proust a considérablement enrichi «le drame psychologique», comme disent les catégories de Pariscope, en décelant dans les intrigues mondaines le mimétisme des protagonistes : on dénonce *le snobisme, l'homosexualité, la vanité* d'un autre, parce que soi-même on est *snob, homosexuel* ou *vaniteux*

(Carrière / Bonitzer, *Exercice du scénario*, FEMIS, 1990, 126)

Les exemples (13) et (14) montrent que cette inversion se rencontre également à l'oral :

(13) Chacun dans notre coin, que l'on essaye de faire un effort, dans les moindres détails, ce sont des fois des petits détails, d'aller dans le bon sens, pour essayer de ramer à contre courant d'une *catastrophe*, d'une fin de civilisation. Ça devient *catastrophique*.

(Interview avec Manu Chao, novembre 2004)

(14) On n'a pas d'excuses, il faut tous mettre la main à la pâte. On n'a pas le droit de se plaindre qu'au quartier ça ne marche pas, si on ne fait pas d'effort pour faire marcher notre quartier. Chacun à son échelle, mais elle est là *la lutte*. Il faut *lutter* à son échelle (idem)

On pourrait penser qu'on observe ici une variante minoritaire du mécanisme « général » qui « inverse » la logique discursive habituelle. Mais il nous semble qu'il s'agit en réalité d'un phénomène linguistique et cognitif tout autre que nous essayons de comprendre.

Pourquoi le schéma inverse a-t-il pu alors se mettre en place? Nous pouvons l'expliquer en nous basant sur la notion du *projet préverbal* qui a été développée en linguistique dans les travaux de B.-N. Grunig<sup>18</sup>. Ce projet préverbal, qui correspond dans les

<sup>16</sup> Nous remercions très chaleureusement Vincent Verselle de nous avoir facilité l'accès aux manuscrits de Ramuz.

<sup>17</sup> À ce titre, il témoigne d'un lien référentiel très fort entre ces deux types de termes que nous avons décrit dans Anokhina (2002, 39-50).

<sup>18</sup> Voir Grunig (1994, 125-137) et Grunig (1996, 37-53).

modèles psycholinguistiques<sup>19</sup> à l'étape de planification, prépare et configure l'énoncé à venir (par écrit ou oralement).

Une observation attentive des exemples d'inversion nous amène à constater qu'il ne s'agit ici que fort peu de construire la cohérence du discours. Pour nous, cette inversion témoigne de l'activation, dans l'esprit du locuteur, d'un concept qu'il cherche à formuler le plus fidèlement à sa pensée. La proximité immédiate des termes inversés nous apparaît comme un indice important qui témoigne en faveur de cette idée. Comme on le sait, la mémoire à court terme de l'homme est limitée et ne dépasse pas 7 items lexicaux. Ainsi, le concept activé doit être réutilisé rapidement. On constate que c'est effectivement le cas dans les exemples cités. Pour résumer, nous dirons qu'il s'agit là de *reformulations*<sup>20</sup>.

Nous pouvons observer la genèse de ce phénomène linguistique dans les manuscrits des écrivains. Ainsi, dans une fiche préparatoire de Roland Barthes, nous pouvons suivre le parcours de (re)formulation qui se fait autour du concept de *résistance* :

(15)<sup>21</sup>

Ce livre (245) Se transformer 496

Non

Peut-être avait-il aussi l'idée, le vague espoir, par ce travail, de se transformer. Cela ne pourrait-il être une sorte d'<sup>personnelle/</sup>auto-analyse, à vrai dire plus politique, idée, plus idéologique que freudienne, car c'était là, il le sentait <sup>quoti</sup>diennement, qu'étaient ses plus vives résistances, ses fixations les plus <sup>obstinées/</sup>résistantes : par ce récit morcelé et comme rêvé au jour le jour, ne pouvait-il obtenir de lui, <sup>dans</sup> par la suite, à l'é le déplacement de ces fixations, ou du moins, à leur égard, une douce indifférence ? Éloigner de lui parce que déjà dites, <sup>certaines/</sup>les résistances ? culturelles (individualistes, petites bourgeoises) qu'il ressentait à l'endroit du Bataillon Féminin Rouge ou de l'Arrivée du Poste de Télévision au Village.

<sup>19</sup> Voir en particulier Levelt (1989). Pour un aperçu détaillé de ces recherches, cf. Fayol (2002).

<sup>20</sup> Sur le phénomène de reformulation à l'écrit, voir Authier-Revuz/Lala (2002). Pour B.-N Grunig, il s'agirait certainement ici d'un cas de reformatage, phénomène qu'elle décrit dans Grunig (1999, 179-188).

<sup>21</sup> Feuillet 496, transcription de Lydie Rauzier publiée dans Genesis 19, 2002, 16.

Roland Barthes écrit d'abord : « *les vives résistances* ». Il le barre pour inscrire « *ses fixations les plus résistantes* ». Il supprime ensuite l'adjectif *résistantes* en le remplaçant par *obstinées*. Ainsi, le concept de *résistant/résistance* est annulé dans le texte écrit. Mais il reste actif dans l'esprit du scripteur et doit trouver sa place dans le texte. C'est ce qui se passe plus loin où il revient sous forme de nom abstrait du début : « *les résistances* ».

Contrairement à l'écriture linéaire que nous avons observée dans les notes marginales de Proust présentées dans les exemples (8) et (9)<sup>22</sup>, la relecture et la ré-écriture qui interviennent à l'étape de *révision*, permettent à l'écrivain de rompre la logique discursive habituelle en inversant le terme de base et le nom abstrait :

- (16) ... dans l'ivresse de la liberté reconquise  
 était partie goûter, ~~dans l'ivresse~~  
 qu'elle ~~avait été libre~~ elle avait été goûter jusqu'à la pamoï-  
mordre  
 son, jusqu'à la morsure cette petite blanchisseuse ...  
 (M. Proust, cahier 56, f°16r°)

Dans l'exemple (16), on voit précisément deux logiques discursives opposées à l'œuvre. D'une part, Proust remplace l'adjectif initial *libre* par le nom abstrait *liberté* inscrit dans l'espace supralinéaire et, à l'inverse, il supprime le nom *morsure* pour le remplacer par *mordre*. Cependant, dans la mesure où ici la mention d'un terme annule un terme précédent, la construction de la cohérence discursive n'est plus en jeu. Il s'agit alors soit de reformuler le terme, comme nous l'avons vu pour les exemples de *l'oral* (13) et (14), soit de le biffer à *l'écrit* au profit d'un autre terme qui convient mieux car

il n'y a jamais adéquation entre la syntaxe des significations intérieures et la syntaxe du langage extériorisé : (...) l'activité de production est un perpétuel mouvement de reprise, de reformulation jusqu'au moment où l'auteur du texte accepte un compromis (provisoire) entre ce qu'il se proposait de dire et ce qu'il évalue avoir dit effectivement au terme d'un travail de lecture (ou de relecture) de sa propre production<sup>23</sup>.

## Conclusion

En analysant un corpus de textes manuscrits et imprimés, nous avons constaté qu'il existe une *logique du développement du discours* propre aux noms abstraits. Cette logique contribue à instaurer la cohérence discursive en mettant en œuvre des *mécanismes anaphoriques* dont nous avons proposé un aperçu. Grâce à l'étude des

<sup>22</sup> Selon la distinction typologique d'écriture, proposée par la critique génétique, ce type d'écriture linéaire procédant par versions successives sans marques de planification comme plans, schémas ou scénarii correspond à l'écriture dite « à processus » (cf. Hay (1986-1987, 313-328)). Récemment, cette typologie a été revisitée sous l'angle stylistique (Bikialo et Pétilion (2007, 177-193)).

<sup>23</sup> Brossard (2004, 86).



manuscrits des écrivains, nous avons pu voir comment s'élaborent ces mécanismes, observables généralement sous leur forme statique dans les textes imprimés.

Nous avons vu également que l'accès aux manuscrits permet aux linguistes et aux littéraires de mettre à l'épreuve les hypothèses, établies par l'observation des textes imprimés. Les documents de travail des écrivains sont précieux pour comprendre la genèse des mécanismes langagiers et cerner leur véritable nature, comme nous avons tenté de le faire en distinguant l'élaboration de la cohérence discursive et le phénomène de reformulation lors de la production textuelle.

Institut des Textes et Manuscrits Modernes  
(ITEM, UMR 8132 CNRS/ENS)

Olga ANOKHINA

## Références bibliographiques

- Anokhina, Olga, 1999. *Étude sémantique du nom abstrait en français*, Thèse de doctorat, Université de Paris 8.
- Anokhina, Olga, 2002. « Sur le mécanisme de référence des noms abstraits », *Cahiers de lexicologie* 2, Paris, Honoré Champion, 39-50.
- Anokhina, Olga, 2009. « The Genesis of Texts: Planning and Interior Language », in *Belgian Journal of Linguistics* 23, « New Approaches in Textual Linguistics », 63-72.
- Auricchio, Agnès, Masseron, Caroline et Perrin, Claude, 1995. « L'anaphore démonstrative à fonction résomptive », *Pratiques* 85, 27-52.
- Biasi de, Pierre-Marc, 2000. *La génétique des textes*, Paris, Nathan.
- Bikialo, Stéphane / Pétilon, Sabine, 2007. « La phrase et le style : des invariants processuels à la variance individuelle », *Pratiques* 135-136, 177-193.
- Brossard, Michel, 2004. *Vygotski. Lectures et perspectives de recherches en éducation*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion.
- Charaudeau, Patrick et Maingueneau, Dominique (dir.), 2002. *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil.
- Fayol, Michel, (dir.) 2002. *Production du langage. Traité des sciences cognitives*, Paris, Hermès/Lavoisier.
- Grunig, Blanche-Noëlle, 1994. « Pour une conception dynamique du sujet », in : *Subjecthood and Subjectivity*, Paris, Ophrys, 125-137.
- Grunig, Blanche-Noëlle, 1996. « Structure et processus », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, t. XCI, fascicule 1, 37-53.
- Grunig, Blanche-Noëlle, 1999. « Délinéarisation et reformatage », in : Cotte, Pierre (éd.), *Langage et linéarité*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 179-188.
- Hay, Louis, 1986/1987. « Nouvelles notes de critique génétique : la troisième dimension de la littérature », *Texte* 5/6, 313-328.

- Hayes, John/Flower, Linda, 1980. «Identifying the organization of writing processes», in : Gregg, Lee/Steinberg, Erwin, (ed.), *Cognitive processes in writing*, Hillsdale, Lawrence Erlbaum Associates, 3-30.
- Authier-Revuz, Jacqueline/Lala, Marie-Christine, (ed.) 2002. *Figures d'ajout. Phrase, texte, écriture*, Paris, Presses Universitaires de la Sorbonne nouvelle.
- Levelt, Willem, 1989. *Speaking: From intention to articulation*, Cambridge, MIT Press.
- Moeschler, Jacques/Reboul, Anne, 1994. *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Paris, Seuil.
- Pachoud, Bernard, 1997. «Schizophasie et dysfonctionnements cognitifs», in : Fuchs, Catherine/Robert, Stéphane (eds), *Diversité des langues et représentations cognitives*, Paris, Ophrys, 240-250.
- Pétillon, Sabine, 2006. «Serge Doubrovsky ou la désacralisation du panthéon phrastique: usage du point dans quelques feuillets inédits de *Fils*», in : Berlan, Françoise (dir.), *Langue, Littérature, et changements linguistiques*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 505-517.
- Vygotski, Lev, 1956 [1934]. *Pensée et Langage*, Moscou, Éditions de l'Académie des Sciences de Russie/L. Vygotski, *Pensée et Langage*, Paris, La Dispute, 1997 (traduction française).